

Origines de la Mission du Grand-St-Bernard

(suite)

En route

Après deux jours de halte, ne pouvant nous attarder davantage, nous décidons de continuer notre voyage... sous la pluie. Sans regret, nous quittons Peta, sa minable auberge, son huile de noix et... ses petits pois-cailloux !

Le sentier que nous suivons s'enfonce bientôt dans une étroite vallée boisée et sombre où hommes et bêtes avancent péniblement. De temps en temps, une charge tombe, un mulet échappe sur le côté, un boy perd ses sandales de paille dans la couche de terre glaise qui, à certains endroits, atteint 10 à 20 centimètres. Plus loin, ce sont des pavés glissants, usés par les pieds des mulets et des voyageurs, qui rendent la marche difficile. Toutefois, nous avançons lentement et atteignons bientôt le milieu du vallon. Brusquement, la piste se met à grimper à flanc de coteau par une série de lacets peu praticables. Nous sentons aussi que la neige n'est pas loin : on la devine derrière le rideau de brouillards dans lesquels nous nous enfonçons bientôt. Des caravanes nous croisent, nous annonçant que le col du Litipin est fermé. Cependant, nous ne perdons pas l'espoir de le franchir. Une heure de halte nous permet de reprendre forces et courage. Qui sait si le ciel ne va pas s'éclaircir ? Un moment, nous n'en doutons pas ; quelques chauds rayons tentent de percer les nues, mais hélas ! espoir et joie sont de courte durée, et c'est sous la neige que nous couvrons l'étape de 3 heures qui nous sépare de Loutien.

Nous y voilà quand même ! Loutien se trouve à 2600 mètres d'altitude. C'est un groupe de hameaux disséminés dans la plaine qui porte ce nom. En effet, la vallée s'ouvre tout à coup et nous apercevons, en face du défilé, à une demi-heure de marche environ, le village principal, bien planté au pied du fameux Litipin qu'il faudra franchir pour atteindre Weisi. Nous passons à côté d'une petite lamaserie qui retient toute notre attention, car c'est la première que nous rencontrons. Bâtie dans un site merveilleux, elle semble là pour protéger la région... en attendant que l'une de nos églises catholiques, abritant le vrai Dieu-Hostie, devienne elle-même la gardienne vigilante de ces populations, aujourd'hui « assises à l'ombre de la mort », mais que nos âmes missionnaires rêvent ardemment de conquérir.

Troisième halte

C'est vers le hameau principal qu'il connaît très bien, que le P. Nussbaum nous conduit. Nous y arrivons, heureux de pouvoir nous mettre à l'abri et de trouver un bon feu pour sécher nos habits.



Très souvent muteliers et voyageurs doivent aider les bêtes de somme en portant les charges dans les passages difficiles.



Le passage du Litipin est toujours pénible, difficile, parfois impossible. En hiver, les mulets enfoncent dans la neige et les bambous pliés sous le poids de la neige forment une voûte.

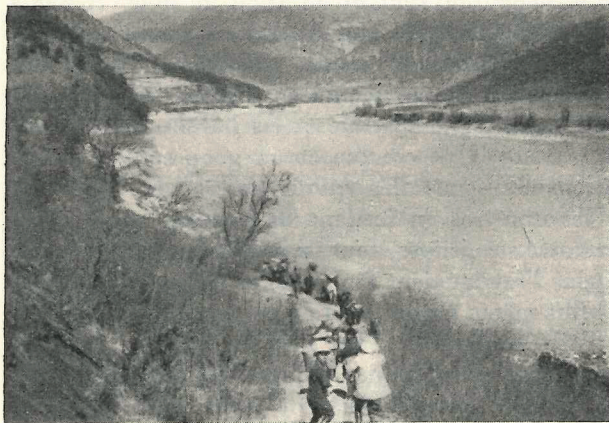
Le Père nous dirige au centre du village, vers la maison du chef, protégée par un mur de pierre, et que domine, à titre d'enseigne, un haut genévrier pyramidal. A part cela, rien ne la distingue des autres constructions. Le propriétaire ne semble guère empressé à nous recevoir. Mais sans tenir compte de son hésitation, nous suivons nos boys qui ont déjà repéré le galetas où nous pourrions passer la nuit et retirer nos bagages. Il nous tarde aussi de nous soustraire à la curiosité de la population indigène qui, ayant appris l'arrivée des trois « blancs », vient les... admirer.

Entrez avec moi, et, à notre tour, admirons le logis de fortune où, sans doute, nous devons passer quelques longues journées. Un grand local sombre où un filet de lumière arrive par l'unique ouverture percée sur la façade principale. Le toit sert de plafond. Par économie, sans doute, on a écourté les bardeaux qui, se joignant à peine, permettent à la pluie, à la neige, au vent et au froid de nous visiter à plaisir. Au milieu de la salle, un foyer rudimentaire : grand cadre de bois rempli de terre glaise. Contre la façade principale, l'autel des ancêtres, soit un vaste coffre à riz sur lequel on a placé des tablettes portant leurs noms, les vases d'eau lustrale et les bâtonnets d'encens que l'on allume matin et soir. Une conque et un gong sont à portée de main. A peine étions-nous installés qu'un bonze vint faire ses dévotions et honorer ses ancêtres en brûlant de l'encens après avoir frappé du gong et marmotté ses prières, tout en satisfaisant sa curiosité à notre égard. Nos leggings l'intriguaient fort, et plus encore nos lampes de poche-dynamo. Il faillit même perdre le fil de ses invocations lorsque le P. Coquoz sortit son altimètre !... Un peu de toilette, et nous sortons, avant la nuit, pour nous rendre compte de l'ambiance du pays et de l'état de la neige. Accompagnés de notre latiniste, nous

parcourons le village et interrogeons les caravanes dont toutes les maisons regorgent. Partout, la même réponse : la montagne est fermée par l'accumulation de la neige. Deux seules alternatives, par conséquent, s'offrent à notre choix : attendre que la neige fonde ou revenir sur nos pas pour essayer de passer par des routes moins encombrées. Ni l'une ni l'autre ne nous conviennent. Nous sommes à la veille du « Ko nien », nouvel-an chinois, durant lequel on ne vend absolument rien. Or, nos provisions sont à peu près épuisées ; il nous faut donc à tout prix aller en chercher à Weisi qui n'est qu'à une journée de notre étape, mais... de l'autre côté de la montagne. Avec nos skis, n'arriverons-nous pas à franchir le col ? Notre plan est vite établi. Rentré à l'auberge, nous le soumettons au P. Nussbaum qui ne l'approuve guère, n'ayant lui-même aucune confiance en ces maudites planchettes de bois, bagage encombrant, qui nous ont mis dans l'embarras plus d'une fois au cours de ce voyage... Néanmoins, il cède à nos instances et nous nous préparons à partir dès le lendemain matin. En un clin d'œil, notre projet est connu de tout le village qui s'amuse déjà d'un échec certain. Il s'agit cependant, pour le Père Coquoz et pour moi, de passer le Litipin coûte que coûte, avec notre latiniste que nous porterons, s'il le faut, d'arriver à Weisi et de revenir à Loutien avec des vivres pour quelques jours. Nous pensons également à utiliser d'abord nos montures qui, suivant la trace de nos skis, ouvriront la route pour la caravane.

En route sur nos skis

Au petit jour, nous sommes prêts. Bien qu'il soit très tôt, sur toutes les portes des auberges surgissent des têtes curieuses qui, avec un sourire incrédule et moqueur, nous souhaitent néanmoins bon voyage.



MM. Lovey et Melly.

La caravane remonte la rive droite du Fleuve Bleu.

Dès la sortie du village, soit à ski, soit à pied, nous traçons une piste. Mais nos petits chevaux s'enfoncent dans la neige et ne veulent plus avancer. Nous les tirons et poussons de toutes nos forces, dans l'espoir qu'ils atteindront au moins le sommet de la côte. Peine inutile ! Il faut nous résigner à renvoyer au village bêtes et palefrenier... .

Nous avançons alors plus rapidement. Le sentier serpente dans une forêt de pins. Après chaque 100 mètres, l'un de nous redescend à pied pour tracer une piste à notre latiniste que cet effort exténue. Vers 10 heures, nous arrivons au point culminant du plateau. Un steinmann tibétain formé de perches de bambou au sommet desquelles flottent des banderolles de prières nous indique que nous sommes sur la bonne voie. C'est donc le moment de reprendre des forces avant la traversée du plateau. Inutile de songer à faire du feu. Le vent souffle, il fait froid, nous perdriions un temps précieux. Nous nous contentons de tirer de nos sacs quelques galettes cuites la veille, une boîte de sardines et un thermos de thé. Puis, ragaillardis par ce frugal repas, nous comptons, grâce à nos skis, effectuer une descente rapide dans la vallée de Weisi. Mais « l'homme propose, dit le proverbe, et Dieu dispose... » Tandis que, pressés de repartir, nous mangions en grande hâte, des cris d'appel nous font sursauter, et peu après, nous voyons apparaître deux porteurs lourdement chargés qui, voulant à tout prix se rendre chez eux pour le Ko-nien, ont suivi courageusement nos traces. Au moins, ceux-là ont-ils confiance en nos projets ! Par notre interprète, nous essayons néanmoins de les dissuader de nous suivre. Vêtus sommairement comme les gens de la plaine et déjà exténués de fatigue et de faim, comment affronteraient-ils la longue descente à pied dans la neige qui atteint, ici, 1 m. 50 environ, et la nuit, et tous les périls de la haute montagne ?... Cependant, notre éloquence reste vaine. Lorsqu'ils nous voient boucler nos sacs et repartir, nos deux indigènes s'élancent à notre suite, et tandis que, sur nos skis, nous dévalons rapidement la pente, eux s'enlisent dans la neige et clament bientôt à l'aide. Il faut revenir chercher leurs charges et... les jucher eux-mêmes sur le talon de nos skis tandis qu'ils se cramponnent à nos ceintures : une vraie scène à filmer, n'eût été le tragique de la situation !... Combien de temps, en effet, durerait ce manège ? N'allions-nous pas nous épuiser avant d'arriver au terme de notre course ?... Et nos provisions qui diminuent... Et les bêtes sauvages toujours à redouter dans ces régions désertes ?... Quelques années plus tard, habitués à ce genre de difficultés et connaissant bien le pays, nous n'aurions pas eu les mêmes inquiétudes. Bref ! La peur et les angoisses n'ont-elles pas l'avantage de décupler ressources et forces ?... Nous avisons, au milieu du col, un grand sapin solitaire qui abrite à merveille notre dernier « five o'clock ».



La descente sur Weisi

A l'autre extrémité, le sentier que nous devinions seulement à l'absence d'arbres, remonte légèrement, ce qui rend la marche plus pénible. N'en pouvant plus nous-mêmes, nous prions alors les deux indigènes de reprendre leurs charges. Impossible ! Ils n'en peuvent plus ! Force nous est donc de recommencer le même manège qu'auparavant, en bousculant nos hommes pour qu'ils avancent. Nous arrivons à présent dans une forêt qui domine le côté ouest du col, sur la vallée de Weisi. Il est 6 heures du soir. La nuit est proche. Le latiniste, si courageux le matin — car lui aussi tient à passer le Ko-nien chez lui — nous assure à présent, en nous montrant Weisi au fond de la vallée, que jamais nous ne l'atteindrons le même soir. Les deux porteurs, étendus à nos pieds dans la neige, n'ont même plus la force de se tenir debout. Pourtant, ils sont jeunes, solides et plus habitués que nous à ces mauvaises journées.

En voyant la descente rapide et la neige qui décroît avec la pente, nous reprenons courage. Ayant trouvé un endroit propice, au pied de quelques sapins, nous conseillons aux deux Chinois de s'y installer pour la nuit. Malgré leurs supplications de ne pas les abandonner, nous leur laissons des couvertures, des vivres, une petite provision de bois pour entretenir le feu que nous leur avons allumé et... nous nous en séparons, emmenant seulement notre latiniste qui resterait volontiers avec ses compatriotes, mais dont nous ne pouvons nous passer, car il doit nous servir d'interprète à l'arrivée, sinon de guide pendant cette fin de voyage...

Neuf ans plus tard, j'eus l'occasion de revoir un des porteurs qui avaient si malencontreusement compliqué notre passage sur la montagne. Ne m'ayant pas reconnu, il me narra, à sa façon, bien sûr, et sans parler de reconnaissance, la fameuse traversée du Litipin qui fut sa première course à skis...

La neige qui, jusqu'ici, nous avait retardés disparaît maintenant un peu trop vite, à notre gré. Car la nuit est de plus en plus noire et nous errons en pleine forêt de pins et de sapins. Une seule idée nous hante : celle d'atteindre la plaine au plus tôt et de trouver le chemin de la ville.